



L'HOMME

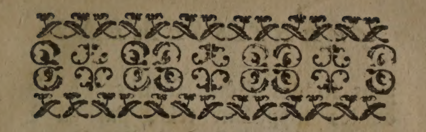
MACHINE.

Eſt-ce là ce Raion de l'Eſſence ſuprême,
Que l'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet Eſprit ſurvivant à nous même?
Il naît avec nos ſens, croit, s'affoiblit comme eux.
Helas! il périra de même.

VOLTAIRE.

À LEYDE,
DE L'IMP. D'ELIE LUSAC, FILS.
MDCCXLVIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



AVERTISSEMENT
DE
L'IMPRIMEUR.

On ſera peut-être ſurpris que j'aie oſé mettre mon nom à un livre auſſi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, ſi je n'avois cru la Religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverſer; & ſi j'euſſe pu me perſuader, qu'un autre Imprimeur n'eut pas fait très volontiers ce que j'aurois refuſé par principe de conſcience. Je ſai que la Prudence veut qu'on ne donne pas occaſion aux Es-

prits foibles d'être féduits. Mais en les fuppofant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux. Pourquoi être fi attentif, & fi alerte à fupprimer les Argumens contraires aux Idées de la Divinité & de la Religion? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le *leure*? & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction & par conféquent la Religion! Quel moien, quelle efpérance, de confondre jamais les Irréligionaires, fi on femble les redouter? Comment les ramener, fi en leur défendant de fe fervir de leur raifon, on fe contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, fans s'informer fi elles méritent la même cenfure que leur façon de penfer.

Une telle conduite donne gain de caufe aux Incrédules; Ils fe moquent d'une Réligion, que notre ignorance voudroit

ne

ne pouvoir être conciliée avec la Philoſophie : ils chantent Victoire dans leurs retranchemens, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la Réligion n'eſt pas Victorieuſe ; c'eſt la faute des mauvais Auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume ; qu'ils ſe montrent bien armés ; & la Théologie l'emportera de haute lutte ſur une auſſi foible Rivale. Je compare les Athées à ces Géans qui voulurent escalader les Cieux : ils auront toujours le même ſort.

« VOILA ce que j'ai cru devoir mettre à la Tête de cette petite Brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de refuter ce que j'imprime ; ni même de dire mon ſentiment ſur les raiſonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoiſſeurs verront aiſément que ce ne ſont que des

 diffi-

difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'Ame avec le Corps. Si les conséquences, que l'Auteur en tire, sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une Hypothèse pour fondement. En faut-il d'avantage pour les détruire? Mais s'il m'est permis de supposer ce que je ne crois pas; quand même ces conséquences seroient difficiles à renverser, on n'en auroit qu'une plus belle occasion de briller. *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

L'AUTEUR, que je ne connois point, m'a envoïé son Ouvrage de *Berlin*, en me priant seulement d'en envoier six Exemplaires à l'adresse de M. le Marquis D'ARGENS. Assurément on ne peut pas mieux s'y prendre pour garder l'*incognito*; car je suis persuadé que cette adresse même n'est qu'un persiflage.



À

MONSIEUR HALLER,

PROFESSEUR EN MEDECINE

à GOTTINGUE.

CE n'eſt point ici une Dédicace; vous êtes fort au-deſſus de tous les Eloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de ſi inutile, ni de ſi fade, ſi ce n'eſt un Discours Académique. *Ce n'eſt point une Expoſition de la nouvelle Méthode que j'ai ſuivie pour relever un ſujet uſé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reſte ſi votre Diſciple & votre ami a bien rempli ſa carrière. C'eſt le plaiſir que j'ai eu*

à composer cet ouvrage, dont je veux parler; c'est moi-même, & non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime Volupté de l'Etude. Tel est le sujet de ce Discours. Je ne serois pas le premier Ecrivain, *qui, n'aiant rien à dire, pour réparer la Stérilité de son Imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suisse Illustre, Fracastor Moderne, vous qui savez tout à la fois connoître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer: savant Médecin, encore plus grand Poëte, dites moi par quels charmes l'Etude peut changer les Heures en momens; quelle est la Nature de ces plaisirs de l'Esprit, si différens des plaisirs vulgaires . . . . Mais la lecture de vos charmantes Poësies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'Homme, considéré dans ce point de vûe, n'a*

rien d'étranger à mon ſujet.

LA *Volupté des ſens, quelque aimable & chérie qu'elle ſoit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment auſſi reconnoiſſante que délicate d'un jeune Médecin françois, n'a qu'une ſeule jouiſſance qui eſt ſon tombeau. Si le plaiſir parfait ne la tuë point ſans retour, il lui faut un certain tems pour reſſuſciter. Que les reſſources des plaiſirs de l'eſprit ſont différentes! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non ſeulement ſa joüiſſance augmente les deſirs; mais on joüit ici, dès qu'on cherche à joüir. On joüit long-tems, & cependant plus vite que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner ſi la Volupté de l'Eſprit eſt auſſi ſupérieure à celle des ſens, que l'Eſprit eſt au-deſſus du Corps? l'Eſprit n'eſt-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les ſenſations? N'y aboutiſſent-elles pas toutes, comme autant de raions, à un Centre qui les produit? Ne cherchons donc*

plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Vérité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sagesse! quelle conquête plus flateuse que de se soumettre tous les Esprits!

PASSONS *en revüe tous les objets de ces plaisirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendüe ne sont-ils pas? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Elémens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté. Trop reserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entière est son aliment, & l'imagination son triomphe.*

phe. Entrons dans quelque détail.

TANTOT *c'est la Poësie ou la Peinture ; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font gouter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'Opera ; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel ; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échapent.*

VOLTAIRE *ne peut refuser des pleurs à sa Mérope ; c'est qu'il sent le prix & de l'ouvrage & de l'Actrice. Vous avez lu ses écrits ; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire*

de qui ne sont-ils pas ? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri ! comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas ? Il en parle avec transport.

QU'UN *grand Peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la Préface de Richardon, parle de la Peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas ? il adore son Art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être Peintre. Tant il est enchanté de sa profession!*

QUI *n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Père Mallebranche, en lisant ou quelques belles Tirades des Poëtes Tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains Ouvrages Philosophiques ? Jamais Mme. Dacier n'eut compté sur ce que son Mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'Enthousiasme à traduire & développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même ?*

qu'est

qu'eſt-ce que cette génération, cet enfantement d'Idées que produit le goût de la Nature & la recherche du Vrai? Comment peindre cet Acte de la Volonté ou de la Mémoire, par lequel l'Ame ſe reproduit en quelque ſorte, en joignant une idée à une autre trace ſemblable, pour que de leur reſſemblance & comme de leur union, il en naiſſe une troiſième: car admirez les productions de la nature. Telle eſt ſon uniformité, qu'elles ſe font presque toutes de la même manière.

LES *plaiſirs des ſens mal réglés, perdent toute leur vivacité & ne ſont plus des plaiſirs. Ceux de l'Eſprit leur reſſemblent juſqu'à un certain point. Il faut les ſuspendre pour les aiguiſer. Enfin l'Etude a ſes Extaſes, comme l'Amour. S'il m'eſt permis de le dire, c'eſt une Catalepſie ou immobilité de l'Eſprit ſi délicieuſement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il ſemble détaché par abſtraction de ſon propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce*

qu'il pourſuit. Il ne ſent rien, à force de ſentir. Tel eſt le plaiſir qu'on goute, & en cherchant & en trouvant la Vérité. Jugez de la puiſſance de ſes charmes par l'Extaſe d'Archimedes; vous ſavez qu'elle lui couta la vie.

QUE *les autres hommes ſe jettent dans la foule, pour ne pas ſe connoître ou plutôt ſe haïr; le ſage fuit le grand monde & cherche la ſolitude. Pourquoi ne ſe plait-il qu'avec lui même, ou avec ſes ſemblables? C'eſt que ſon Ame eſt un miroir fidèle, dans lequel ſon juſte amour propre trouve ſon compte à ſe regarder. Qui eſt vertueux, n'a rien à craindre de ſa propre connoiſſance, ſi ce n'eſt l'agréable danger de s'aimer.*

COMME *aux yeux d'un Homme qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres Hommes s'évanoüiroit, les plus ſuperbes palais ſe changeroient en Cabanes, & les plus nombreuſes Armées reſſembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un*

grain avec la plus ridicule furie ; ainsi paroissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des Hommes, quand leur multitude embarrasse la Terre & se pousse pour rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

QUE *Pope débute d'une manière sublime dans son* Essai sur l'Homme ! *Que les grands & les Rois sont petits devant lui. O vous, moins mon Maître, que mon Ami, qui aviez reçu de la Nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé, Ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les sciences ; vous m'avez appris à rire, comme ce grand Poëte, ou plutôt à gémir des joüets & des bagatelles, qui occupent sérieusement les Monarques. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du Monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un Philosophe goute dans son cabinet, entouré d'Amis müets, qui lui disent cependant tout ce qu'il desire d'entendre.*

dre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire & la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé mon cœur sans dégout, aimera la vie. Avec le nécessaire, mon Esprit content cultivera toujours la sagesse.

OUI, *l'Etude est un plaisir de tous les ages, de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les momens. A qui Ciceron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience ? Amusement dans la jeunesse, dont il tempère les passions fougeuses; pour le bien gouter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'Amour. L'Amour ne fait point de peur à un sage: il sait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le Soleil n'ecarte pas plus vite ceux de l'Atmosphère.*

DANS *la vieillesse, age glacé, où on n'est plus propre, ni à donner*

ni

ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours sous ses yeux & par ses mains croitre & se former un Ouvrage qui charmera les siècles à venir, & même ses contemporains! je voudrois, me disoit un jour un Homme dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être Auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avoit-il tort? & lors qu'on est applaudi, quelle Mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

POURQUOI *tant vanter les plaisirs de l'Etude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégout ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui; qui se promène & voyage avec nous & en un mot nous suit par tout? Heureux qui a brisé la chaine de tous ses préjugés! celui-là seul goutera ce plaisir dans toute sa pureté? Celui-là seul joüira de cette dou-*

ce tranquillité d'Esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le Père du bonheur s'il n'est le bonheur même.

ARRETONS *nous un moment à jetter des fleurs sur les pas de ces grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linœus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes pour y admirer sous une autre Montagne de Neige un Jardin planté par les mains de la Nature: Jardin qui fut jadis tout l'héritage du célèbre Professeur Suédois. De là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.*

LA' *je vois Maupertuis, l'honneur de la nation Françoise, dont un autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un ami qui est le plus grand des Rois. Où va-t-il? dans le*

Con-

Conseil de la Nature, où l'attend Newton.

QUE *dirois-je du Chymiste, du Geomètre, du Physicien, du Mécanicien, de l'Anatomiste &c.? Celui-ci a presqu'autant de plaisir à examiner l'Homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.*

MAIS *tout cède au grand Art de guérir. Le Médecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie, on l'a dit avant moi; il paroit comme les frères d'Hélène dans les tempêtes de la vie. Quelle Magie, quel Enchantement! sa seule vûe calme le sang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce esperance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Astronome prédit une Eclipse. Chacun à son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'Esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'évènement en a justifié la hardiesse!*

LA *première utilité des Siences est donc de les cultiver; c'est déjà un bien réel & solide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions & son cœur de sa vanité; but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse; tandis que tant de Pédans, après un demi siècle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du tems, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, sur-tout dans les savans; & qui cependant devroit être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule Science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez M. si j'ai réussi: & que cet Hommage de mon Amitié soit éternellement chéri de la vôtre.*



L'HOMME MACHINE.

IL ne suffit pas à un Sage d'étudier la Nature & la Vérité ; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser ; car pour les autres, qui sont volontairement Esclaves des Préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la Vérité, qu'aux Grenouilles de voler.

JE réduis à deux, les Systêmes des Philosophes sur l'ame de l'Homme. Le prémier, & le plus ancien, est le Systême du Matérialisme; le second est celui du Spiritualisme.

LES Métaphisiciens, qui ont insinué que la Matière pourroit bien avoir la faculté de penser, n'ont pas

 des-

deshonoré leur Raiſon. Pourquoi? C'eſt qu'ils ont un avantage, (car ici c'en eſt un) de s'être mal exprimés. En effet, demander ſi la Matière peut penſer, ſans la conſiderer autrement qu'en elle-même, c'eſt demander ſi la Matière peut marquer les heures. On voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où Mr. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypothèſe inintelligible. Ils ont plutôt ſpiritualiſé la Matière, que matérialiſé l'Ame. Comment peut-on définir un Etre, dont la nature nous eſt abſolument inconnue?

Descartes, & tous les Cartéſiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchiſtes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux ſubſtances diſtinctes dans l'Homme, comme s'ils les avoient vues & bien comptées.

Les plus ſages ont dit que l'Ame ne pouvoit ſe connoître, que par les ſeules lumières de la Foi: cependant en qualité d'Etres raiſonnables, ils ont cru pouvoir ſe réſerver le droit d'examiner ce que l'E-

l'Ecriture a voulu dire par le mot *Eſprit*, dont elle ſe ſert, en parlant de l'Ame humaine; & dans leurs recherches, s'ils ne ſont pas d'accord ſur ce point avec les Théologiens, ceux-ci le ſont ils davantage entr'eux ſur tous les autres?

VOICI en peu de mots le réſultat de toutes leurs réflexions.

S'IL y a un Dieu, il eſt Auteur de la Nature, comme de la Révélation; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre; & la Raiſon, pour les accorder enſemble.

SE défier des connoiſſances qu'on peut puiſer dans les Corps animés, c'eſt regarder la Nature & la Révélation, comme deux contraires qui ſe détruiſent; & par conſequent, c'eſt oſer ſoutenir cette abſurdité: que Dieu ſe contredit dans ſes divers ouvrages, & nous trompe.

S'IL y a une Révélation, elle ne peut donc démentir la Nature. Par la Nature ſeule, on peut découvrir le ſens des paroles de l'Evangile, dont l'expérience ſeule eſt la véritable Interprète. En effet, les autres Commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la Vérité. Nous allons en juger par l'Auteur du *Spec-*

 ta-

tacle de la Nature". Il eſt étonnant, dit-il, (au ſujet de Mr. Locke",) „ qu'un Homme, qui dégrade notre „ Âme jusqu'à la croire un Ame de „ boüe, oſe établir la Raiſon pour „ juge & ſouveraine Arbitre des „ Myſtères de la Foi; car, ajoute- „ t-il, quelle idée étonnante auroit- „ on du Chriſtianiſme, ſi l'on vou- „ loit ſuivre la Raiſon?

OUTRE que ces réflexions n'éclairciſſent rien par rapport à la Foi, elles forment de ſi frivoles objections contre la Méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les Livres Saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

1°. L'EXCELLENCE de la Raiſon ne dépend pas d'un grand mot vuide de ſens (*l'immatérialité*); mais de ſa force, de ſon étendüe, ou de ſa Clair-voyance. Ainſi une *Ame de boüe*, qui découvriroit, comme d'un coup d'œil, les rapports & les ſuites d'une infinité d'idées, difficiles à ſaiſir, ſeroit évidemment préférable à une Ame ſote & ſtupide, qui ſeroit faite des Elémens les plus précieux. Ce n'eſt pas être Philoſophe, que de rougir avec Pline, de la misère de notre origine. Ce qui paroit

vil,

vil, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'Homme, quand même il viendroit d'une Source encore plus vile en apparence, n'en seroit pas moins le plus parfait de tous les Etres; quel que soit l'origine de son Ame; si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle Ame, qui rend respectable quiconque en est doué.

LA seconde manière de raisonner de Mr. Pluche, me paroit vicieuse, même dans son systême, qui tient un peu du Fanatisme; car si nous avons une idée de la Foi, qui soit contraire aux Principes les plus clairs, aux Vérités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la Révélation & de son Auteur, que cette idée est fausse; & que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'Evangile.

De deux choses l'une; ou tout est illusion, tant la Nature même, que la Révélation; ou l'expérience seule peut rendre raison de la Foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre Auteur? Je m'imagine entendre un Péripatéticien, qui di-

roit : " il ne faut pas croire l'expé-
„ rience de Toricelli : car si nous
„ la croiyons, si nous allions bannir
„ l'horreur du vuide, quelle éton-
„ nante Philosophie aurions nous ?

J'AI fait voir combien le raisonnement de Mr. Pluche est vicieux *, afin de prouver premièrement que s'il y a une Révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Eglise & sans aucun examen de la Raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la Méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumières que chacun a reçûes de la Nature.

L'EXPÉRIENCE & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvenr sans nombre dans les Fastes des Médecins, qui ont été Philosophes, & non dans les Philosophes, qui n'ont pas été Médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclai-

* *Il pêche évidemment par une pétition de Principe.*

éclairé le Labyrinthe de l'Homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des envelopes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre Ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misére, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls Physiciens qui aient droit de parler ici. Que vous diroient les autres, & sur-tout les Théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des Etudes obscures, qui les ont conduits à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au Fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le Mécanisme des Corps.

MAIS quoique nous aïons choisi les meilleurs Guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carrière.

L'HOMME est une Machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir.

 C'est

C'eſt pourquoi toutes les recherches que les plus grands Philoſophes ont faites *à priori*, c'eſt à dire, en voulant ſe ſervir en quelque ſorte des aîles de l'Eſprit, ont été vaines. Ainſi ce n'eſt qu'*a poſteriori*, ou en cherchant à demêler l'Ame, comme au travers des Organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'Homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité poſſible ſur ce ſujet.

PRENONS donc le bâton de l'expérience, & laiſſons là l'Hiſtoire de toutes les vaines opinions des Philoſophes. Etre Aveugle, & croire pouvoir ſe paſſer de ce bâton, c'eſt le comble de l'aveuglement. Qu'un Moderne a bien raiſon de dire qu'il n'y a que la vanité ſeule, qui ne tire pas des cauſes ſecondes, le même parti que des premières! On peut & on doit même admirer tous ces beaux Génies dans leurs travaux les plus inutiles; les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs &c. mais quel fruit, je vous prie, à-t-on retiré de leurs profondes Méditations & de tous leurs ouvrages? Commençons donc & voions,

non

non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

AUTANT de tempéramens, autant d'esprits, de caractères & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, & non Hippocrate, comme le dit l'Auteur de l'histoire de l'Ame, a poussée loin, jusqu'à dire que la Médecine seule pouvoit changer les Esprits & les mœurs avec le Corps. Il est vrai la Mélancolie, la Bile, le Phlegme, le Sang &c. suivant la nature, l'abondance & la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque Homme font un Homme différent.

DANS les maladies, tantôt l'Ame s'éclipse & ne montre aucun signe d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle est double, tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécillité se dissipe: & la convalescence d'un Sot fait un Homme d'esprit. Tantôt le plus beau Génie devenu stupide, ne se reconnoit plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais, & avec tant de peine!

ICI c'est un Paralitique, qui demande si sa jambe est dans son lit: Là c'est un Soldat qui croit avoir

le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations, & du lieu, où son Ame les raportoit, fait son illusion, & son espèce de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeller & faire sentir tous les mouvemens; ce qui se fait avec je ne sai quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

CELUI-CI pleure, comme un Enfant, aux approches de la Mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine Porte. Pourquoi? Parceque l'imagination se bouche avec les viscères; & de là naissent tous ces singuliers Phénomènes de l'Affection hystérique & Hippocondriaque.

QUE dirois-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en *Loups-garoux*, en *Coqs*, en *Vanpires*, qui croient que les Morts les sucent? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conseiller de coucher sur la paille,

le, de peur qu'ils ne se cassent; afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la Paralysie ? Je dois légèrement passer sur des choses connües de tout le Monde.

JE ne ferai pas plus long sur le détail des effets du Sommeil. Voiez ce Soldat fatigué! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canons ! Son Ame n'entend rien, son Sommeil est une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraser; il sentira peut-être moins ce coup qu'un Insecte qui se trouve sous le pié.

D'UN autre côté, cet Homme que la Jalousie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des Passions.

L'AME & le Corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la Machine; l'Ame se sent mollement s'appésan-

tir avec les paupières & s'affaisser avec les fibres du cerveau: elle devient ainsi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée; elle est dans le Sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse? l'Ame ne peut dormir. L'Ame est-elle trop agitée, le Sang ne peut se calmer; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend: telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie. Une seule fraieur dans les Songes fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la nécessité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des besoins urgens. Enfin comme la seule cessation des fonctions de l'Ame procure le Sommeil, il est, même pendant la veille (qui n'est alors qu'une demie veille) des sortes de petits Sommeils d'Ame très fréquens, des *Rêves à la Suisse*, qui prouvent que l'Ame n'attend pas toujours le corps pour dormir; car si elle ne dort pas tout-à-fait, combien peu s'en

s'en faut-il! puisqu'il lui eſt impoſſible d'aſſigner un ſeul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule inombrable d'idées confuſes, qui comme autant de nuages, rempliſſent pour ainſi dire; l'Atmosphère de notre cerveau.

L'OPIUM a trop de rapport avec le Sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainſi que le vin, le caffé &c. chacun à ſa manière, & ſuivant ſa doſe. Il rend l'Homme heureux dans un état qui ſembleroit devoir être le tombeau du ſentiment, comme il eſt l'image de la Mort. Quelle douce Léthargie! L'Ame n'en voudroit jamais ſortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne ſent plus, que le ſeul plaiſir de ne plus ſouffrir & de joüir de la plus charmante tranquillité. L'Opium change jusqu'à la volonté; il force l'Ame qui vouloit veiller & ſe divertir, d'aller ſe mettre au Lit malgré elle. Je paſſe ſous ſilence l'Hiſtoire des Poiſons.

C'EST en fouëttant l'imagination, que le Caffé, cet Antidote du Vin, diſſipe nos maux de tête & nos chagrins, ſans nous en ménager, comme

me cette Liqueur, pour le lendemain.

CONTEMPLONS l'Ame dans ſes autres beſoins.

LE corps humain eſt une Machine qui monte elle même ſes reſſorts; vivante image du mouvement perpetuel. Les alimens entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'Ame languit, entre en fureur & meurt abatue. C'eſt une bougie dont la lumière ſe ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourriſſez le corps, verſez dans ſes tuiaux des Sucs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'Ame généreuſe comme elles, s'arme d'un fier courage, & le Soldat que l'eau eut fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'eſt ainſi que l'eau chaude agite un Sang que l'eau froide eut calmé.

QUELLE puiſſance d'un Repas! La joie renaît dans un cœur triſte; elle paſſe dans l'Ame des Convives qui l'expriment par d'aimables chanſons, où le François excelle. Le Mélancolique ſeul eſt accablé, & l'Homme d'étude n'y eſt plus propre.

LA viande crüe rend les animaux féroces; les hommes le deviendroient par la même nourriture; cela

cela eſt ſi vrai, que la nation Angloiſe, qui ne mange pas la chair ſi cuite que nous, mais rouge & ſanglante, paroit participer de cette férocité plus ou moins grande, qui vient en partie de tels Alimens, & d'autres cauſes, que l'Education peut ſeule rendre impuiſſantes. Cette férocité produit dans l'Ame l'orguëil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres ſentimens, qui dépravent le caractère, comme des alimens groſſiers font un eſprit lourd, épais, dont la pareſſe & l'indolence ſont les attributs favoris.

Mr. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandiſe, lorsqu'il dit ": Le grave Catius parle toujours de vertu, & croit que, qui ſouffre les Vicieux, eſt vicieux lui-même. Ces beaux ſentimens durent jusqu'à l'heure du diner; alors il préfère un ſcélerat, qui a une table délicate, à un Saint frugal.

„ CONSIDEREZ, dit-il ailleurs, „ le même Homme en ſanté, ou en „ maladie; poſſédant une belle charge, ou l'aiant perduë; vous le „ verrez chérir la vie, ou la déteſter,

„ Fou

„ Fou à la chasse, Ivrogne dans u-
„ ne Assemblée de Province, Poli
„ au bal, bon Ami en Ville, sans
„ foi à la Cour.

Nous avons eu en Suisse un Baillif, nommé Mr. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus intègre & même le plus indulgent des juges; mais malheur au misérable qui se trouvoit sur la Sellette, lorsqu'il avoit fait un grand dîner! Il étoit homme à faire pendre l'Innocent, comme le coupable.

Nous pensons, & même nous ne sommes honnêtes Gens, que comme nous sommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre Machine est montée. On diroit en certains momens que l'Ame habite dans l'estomac, & que Van Helmont en mettant son siège dans le Pylore, ne se seroit trompé, qu'en prenant la Partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dens, on s'en fait d'horribles festins; & dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

La

La groſſeſſe, cette Emule deſirée des pâles couleurs, ne ſe contente pas d'amener le plus ſouvent à ſa ſuite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait éxécuter à l'Ame les plus affreux complots ; effets d'une manie ſubite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'eſt ainſi que le cerveau, cette Matrice de l'eſprit, ſe pervertit à ſa manière, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'Homme ou de Femme, dans ceux que la continence & la ſanté pourſuivent ! C'eſt peu pour cette Fille timide & modeſte d'avoir perdu toute honte & toute pudeur ; elle ne regarde plus l'Inceſte, que comme une femme galante regarde l'Adultère. Si ſes beſoins ne trouvent pas de promts ſoulagemens, ils ne ſe borneront point aux ſimples accidens d'une paſſion Utérine, à la Manie &c. cette malheureuſe mourra d'un mal, dont il y a tant de Médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'Influence néceſſaire de l'âge ſur la Raiſon. l'Ame ſuit les progrès du corps, comme ceux de l'Education. Dans le beau ſexe, l'Ame

me fuit encore la Délicateſſe du tempérament : de là cette tendreſſe, cette affection, ces ſentimens vifs, plutôt fondés ſur la paſſion, que ſur la raiſon ; ces préjugés, ces ſuperſtitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer &c. L'Homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les ſolides, a l'eſprit, ainſi que les traits du viſage, plus nerveux : l'Education, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à ſon ame. Avec de tels ſecours de la Nature & de l'art, comment ne feroit-il pas plus reconnoiſſant, plus généreux, plus conſtant en amitié, plus ferme dans l'adverſité ? &c. Mais, ſuivant à peu près la penſée de l'Auteur des Lettres ſur les Phyſionomies ; Qui joint les graces de l'Eſprit & du corps à preſque tous les ſentimens du cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui ne ſemble avoir été donnée à l'Homme : l'une, que pour ſe mieux pénetrer des attraits de la beauté ; l'autre, que pour mieux ſervir à ſes plaiſirs.

IL n'eſt pas plus néceſſaire d'être auſſi

aussi grand Physionomiste, que cet Auteur pour deviner la qualité de l'esprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point ; qu'il ne l'est d'être grand Medecin, pour connoitre un mal accompagné de tous ses symptomes évidens. Examinez les Portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne serez point surpris de leur trouver des Physionomies fortes, des yeux d'Aigle. Parcourez en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand Génie, & même souvent l'honnête Homme du Fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un Poëte célebre réunit (dans son Portrait) l'air d'un Filou, avec le feu de Prométhée.

L'HISTOIRE nous offre un mémorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux Duc de Guise étoit si fort convaincu que Henri III. qui l'avoit eu tant de fois en son pouvoir, n'oseroit jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le Chancelier Chyverni apprenant son départ, s'écria : *voila un Homme perdu.* Lorsque sa fatale prédiction fut justifiée

par

par l'évènement, on lui en demanda la raiſon. *Il y a vingt ans, dit-il, que je connois le Roi; il eſt naturellement bon & même foible: mais j'ai obſervé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

TEL Peuple a l'eſprit lourd & ſtupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient il, ſi ce n'eſt en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la ſemence de ſes Pères, † & de ce Cahos de divers élémens qui nagent dans l'immenſité de l'air? L'eſprit a comme le Corps, ſes maladies épidémiques & ſon ſcorbut.

TEL eſt l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, ſe reſſent malgré lui de ce changement. C'eſt une Plante ambulante, qui s'eſt elle même transplantée; ſi le Climat n'eſt plus le même, il eſt juſte qu'elle dégenère, ou s'améliore.

ON prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs geſtes, leurs accens &c. comme la paupière ſe baiſſe à la menace du coup dont on eſt

† *L'Hiſtoire des Animaux & des Hommes prouve l'Empire de la ſemence des Pères ſur l'Eſprit, & le corps des Enfans.*

eſt prévenu, ou par la même raiſon que le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon Pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure Compagnie pour un Homme d'eſprit, eſt la ſienne, s'il n'en trouve une ſemblable. L'Eſprit ſe rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé: à la paume, on renvoie mal la bale, à qui la ſert mal. J'aimerois mieux un Homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaiſe, pourvû qu'il fût encore aſſez jeune. Un Eſprit mal conduit, eſt un Acteur que la Province a gâté.

Les divers Etats de l'Ame ſont donc toujours corrélatifs a ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ſes cauſes, ſervons nous ici de l'Anatomie comparée; Ouvrons les entrailles de l'Homme & des Animaux. Le moien de connoître la Nature humaine, ſi l'on n'eſt éclairé par un juſte Parallelle de la Structure des uns & des autres!

En général la forme & la compoſi-

position du cerveau des Quadrupèdes est à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même disposition par tout; avec cette différence essentielle, que l'Homme est de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps: Ensuite le Singe, le Castor, l'Eléphant, le Chien, le Renard, le Chat &c. voila les Animaux qui ressemblent le plus à l'Homme; car on remarque aussi chez eux la même Analogie graduée, par rapport au corps caleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siège de l'Ame, avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

APRÈS tous les Quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les Poissons ont la tête grosse; mais elle est vuide de Sens, comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps caleux & fort peu de cerveau, lequel manque aux Insectes.

JE ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies; com-

me

me on en peut juger, en lisant les seuls Traités de Willis *De Cerebro*, & *de Anima Brutorum.*

Je concluerai seulement ce qui s'en suit clairement de ces incontestables Observations, 1°. que plus les Animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; 2°. que ce viscère semble s'agrandit en quelque sorte, à proportion de leur docilité; 3°. qu'il y a ici une singulière condition imposée éternellement par la Nature, qui est que plus on gagnera du côté de l'Esprit, plus on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain?

Ne croiez pas au reste que je veuille prétendre par là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des Animaux; il faut que la qualité réponde encore à la quantité, & que les Solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera par une mauvaise consistance, par trop de molesse, par exemple. Il en est

de même des Fous ; les vices de leur cerveaux ne se dérobent pas toujours à nos recherches ; mais si les causes de l'imbécillité, de la Folie &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les Esprits ? Elles échaperoient aux yeux des Linx & des Argus. *Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile Anatomie ne peut découvrir*, eut fait deux Sots, d'Erasme, & de Fontenelle, qui le remarque lui même dans un de ses meilleurs *Dialogues.*

OUTRE la Molesse de la moëlle du cerveau, dans les Enfans, dans les petits Chiens & dans les Oiseaux, Willis a remarqué que les *Corps cannelés* sont effacés & comme décolorés dans tous ces Animaux ; & que leurs *Stries* sont aussi imparfaitement formés que dans les Paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'Homme a la Protubérance annulaire fort grosse ; & ensuite toujours diminutivement par dégrés, le Singe & les autres Animaux nommés ci-devant, tandis que le Veau, le Bœuf, le Loup, la Brebis, le Cochon &c. qui ont cette par-

partie d'un très petit volume, ont les *Nates* & *Teſtes* fort gros.

On a beau être diſcret & réſervé ſur les conſéquences qu'on peut tirer de ces Obſervations & de tant d'autres ſur l'Eſpèce d'Inconſtance des vaiſſeaux & des nerfs &c. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la Nature. Elles prouvent du moins la néceſſité d'une bonne & abondante organiſation, puisque dans tout le Regne Animal l'Ame ſe raffermiſſant avec le corps, acquiert de la Sagacité, à meſure qu'il prend des forces.

Arrêtons nous à contempler la différente docilité des Animaux. Sans doute l'Analogie la mieux entendüe conduit l'Eſprit à croire que les cauſes dont nous avons fait mention, produiſent toute la diverſité qui ſe trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avoüer que notre foible entendement, borné aux obſervations les plus groſſières, ne puiſſe voir les liens qui regnent entre la cauſe & les effets. C'eſt une eſpèce d'*harmonie* que les Philoſophes ne connoîtront jamais.

Parmi les Animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils

retiennent des airs & prenent tous les tons aussi exactement qu'un Musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le Singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole?

MAIS ce vice est-il tellement de conformation, qu'on n'y puisse aporter aucun remède? En un mot seroit-il absolument impossible d'aprendre une Langue à cet Animal? Je ne le croi pas.

JE prendrois le grand Singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hazard nous eût fait découvrir quelqu'autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des Régions qui nous sont inconnuës. Cet Animal nous ressemble si fort, que les Naturalistes l'ont appellé *Homme Sauvage*, ou Homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des Ecoliers d'Amman; c'est-à-dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous apporte en Europe, sont communément trop âgés. Je choisirois celui qui auroit la physionomie la plus spirituelle, & qui tiendroit le mieux

mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin ne me trouvant pas digne d'être son Gouverneur, je le mettrois à l'Ecole de l'excellent Maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le Livre d'Amman, & par tous ceux * qui ont traduit sa Méthode, tous les prodiges qu'il a sû opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de tems enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, & écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair & soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre: mais le Singe voit & entend; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit: Il conçoit si parfaitement les Signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il

* *L'Auteur de L'Histoire naturelle de l'Ame &c.*

qu'il ne l'emportât fur les difciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des Singes feroit-elle impoffible? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de foins, imiter, à l'exemple des fourds, les mouvemens néceffaires pour prononcer? Je n'ofe décider fi les organes de la parole du finge ne peuvent, quoiqu'on faffe, rien articuler; mais cette impoffibilité abfolüe me furprendroit, à caufe de la grande Analogie du Singe & de l'Homme, & qu'il n'eft point d'Animal connu jusqu'à préfent, dont le dedans & le dehors lui reffemblent d'une manière fi frappante. Mr. Locke, qui certainement n'a jamais été fufpect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'Hiftoire que le Chevalier Temple fait dans fes Mémoires, d'un Perroquet, qui répondoit à propos & avoit apris, comme nous, à avoir une efpèce de converfation fuivie. Je fai qu'on s'eft moqué † de ce grand Métaphificien; mais qui auroit annoncé à l'Univers qu'il y a des générations qui fe font fans œufs

† *L'Auteur de l'Hift. de l'Ame.*

œufs & ſans Femmes., auroit-il trouvé beaucoup de Partiſans? Cependant Mr. Trembley en a découvert, qui ſe font ſans accouplement, & par la ſeule ſection. Amman n'eut-il pas auſſi paſſé pour un Fou, s'il ſe fut vanté, avant que d'en faire l'heureuſe expérience, d'inſtruire, & en auſſi peu de tems, des Ecoliers, tels que les ſiens? Cependant ſes ſuccès ont étonné l'Univers, & comme l'Auteur de l'Hiſtoire des Polypes, il a paſſé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à ſon génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, ſur qui doit les Siens au hazard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des Règnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au-deſſus d'un Faiſeur oiſif de ſyſtêmes frivoles, ou d'un Auteur laborieux de ſtériles découvertes. Celles d'Amman ſont bien d'un autre prix; il a tiré les Hommes, de l'Inſtinct auquel ils ſembloient condamnés; il leur a donné des idées, de l'Eſprit, une Ame en un mot, qu'ils n'euſſent jamais eüe. Quel plus grand pouvoir!

NE bornons point les reſſources de

de la Nature ; elles font infinies, furtout aidées d'un grand Art.

La même Mécanique, qui ouvre le Canal d'Euftachi dans les Sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les Singes? Une heureufe envie d'imiter la prononciation du Maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des Animaux, qui imitent tant d'autres Signes, avec tant d'adreffe & d'intelligence? Non feulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impoffible & ridicule; mais la fimilitude de la ftructure & des opérations du Singe eft telle, que je ne doute presque point, fi on exerçoit parfaitement cet Animal, qu'on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conféquent à favoir une langue. Alors ce ne feroit plus ni un Homme Sauvage, ni un Homme manqué : ce feroit un Homme parfait, un petit Homme de Ville, avec autant d'étoffe ou de mufcles que nous mêmes, pour penfer & profiter de fon éducation.

Des Animaux, à l'Homme, la tranfition n'eft pas violente ; les vrais

vrais Philosophes en conviendront. Qu'étoit l'Homme, avant l'invention des Mots & la connoissance des Langues? Un Animal de son espèce, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel, que les autres, dont alors il ne se croioit pas Roi, n'étoit distingué du Singe & des autres Animaux, que comme le Singe l'est lui-même; je veux dire par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduit à la seule *connoissance intuitive* des Leibnitiens, il ne voioit que des Figures & des couleurs, sans pouvoir rien distinguer entr'elles; vieux, comme jeune, Enfant à tout âge, il bégaioit ses sensations & ses besoins, comme un chien affamé, ou ennuié du repos, demande à manger, ou à se promener.

LES Mots, les Langues, les Loix, les Sciences, les Beaux Arts sont venus; & par eux enfin le Diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un Homme, comme un Animal; on est devenu Auteur, comme Porte-faix. Un Géomètre a appris à faire les Démonstrations & les Calculs les plus difficiles, comme un Singe à ôter,

ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des Signes; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre: & c'est de cette manière que les Hommes ont acquis *la connoissance symbolique*, ainsi nommée encore par nos Philosophes d'Allemagne.

RIEN de si simple, comme on voit, que la Mécanique de notre Education! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les Signes arbitraires.

MAIS qui a parlé le premier? Qui a été le premier Précepteur du Genre humain? Qui a inventé les moiens de mettre à profit la docilité de notre organisation? Je n'en sai rien; le nom de ces heureux & premiers Génies a été perdu dans la nuit des tems. Mais l'Art est le fils de la Nature; elle a dû long-tems le précéder.

ON doit croire que les Hommes les mieux organisés, ceux pour qui la Nature aura épuisé ses bienfaits, au-

auront inſtruit les autres. Ils n'auront pû entendre un bruit nouveau par exemple, éprouver de nouvelles ſenſations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le raviſſant Spectacle de la Nature, ſans ſe trouver dans le cas de ce Sourd de Chartres dont le Grand Fontenelle nous a le premier donné l'Hiſtoire, lorsqu'il entendit pour la première fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

DE là ſeroit-il abſurde de croire que ces premiers Mortels, eſſaièrent à la manière de ce Sourd, ou à Celle des Animaux & des Müets, (autre Eſpece d'Animaux) d'exprimer leurs nouveaux ſentimens, par des mouvemens dépendans de l'Economie de leur imagination, & conſéquemment enſuite par des ſons ſpontanés propres à chaque Animal : expreſſion naturelle de leur ſurpriſe, de leur joie, de leur transſports, ou de leurs beſoins? Car ſans doute ceux que la Nature a doüés d'un ſentiment plus exquis, ont eu auſſi plus de facilité pour l'exprimer.

VOILà comme je conçois que

les Hommes ont emploié leur sentiment, on leur instinct, pour avoir de l'esprit, & enfin leur esprit, pour avoir des connoissances. Voilà par quels moiens, autant que je peux les saisir, on s'est rempli le cerveau, des idées, pour la réception desquelles la Nature l'avoit formé. On s'est aidé l'un par l'autre; & les plus petits commencemens s'agrandissant peu à peu, toutes les choses de l'Univers ont été aussi facilement distinguées, qu'un Cercle.

COMME une corde de Violon, ou une touche de Clavecin frémit & rend un son, les cordes du cerveau frapées par les raions sonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle est la construction de ce viscère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'Optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences: de même lorsque les Signes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'Ame en a nécessairement examiné les raports; exa-

men qui lui étoit impossible, sans la découverte des Signes, ou l'invention des Langües. Dans ces tems, où l'Univers étoit presque müet; l'Ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un Homme, qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une pièce de Sculpture; il n'y pourroit rien distinguer; ou comme un petit Enfant, (car alors l'Ame étoit dans son Enfance) qui tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille, ou de bois, les voit en général d'une vüe vague & superficielle, sans pouvoir les compter, ni les distinguer. Mais qu'on mette une espèce de pavillon, ou d'Etendart à cette pièce de bois, par Exemple, qu'on appelle Mât, qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu se nombre par le Signe 1. & le second par le Signe, ou chiffre 2; alors cet Enfant pourra les compter, & ainsi de suite il apprendra toute l'Arithmétique. Dès qu'une Figure lui paroîtra égale à une autre par son Signe *numératif*, il conclura sans peine que ce sont deux Corps différens; que 1. & 1.

ont deux, que 2. & 2. font 4. †
&c.

C'EST cette similitude réelle, ou apparente des Figures, qui est la Base fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoissances, parmi lesquelles il est évident que celles dont les Signes sont moins simples & moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres; en ce qu'elles demandent plus de Génie, pour embrasser & combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les Sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort: tandis que les Sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits Signes, s'apprennent facilement; & c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des Calculs Algébriques, plus encore que leur évidence.

TOUT ce savoir dont le vent enfle le Balon du cerveau de nos Pédans orgueilleux, n'est donc qu'un vaste amas de Mots & de Figures, qui forment dans la tête toutes les tra-

† *Il y a encore aujourd'hui des Peuples, qui faute d'un plus grand nombre de Signes, ne peuvent compter que jusqu'à 20.*

traces, par lesquelles nous distinguons & nous nous rapellons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un Jardinier qui connoît les Plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces Mots & ces Figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le Signe qui lui est attaché.

JE me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'Ame nullement absolües, mais de véritables modifications de cette espèce de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoiés, comme d'une Lanterne magique.

MAIS si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'Organisation du Cerveau; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle; pourquoi diviser le

Principe senſitif qui penſe dans l'Homme ? N'eſt-ce pas une contradiction manifeſte dans les Partiſans de la ſimplicité de l'eſprit ? Car une choſe qu'on diviſe, ne peut plus être ſans abſurdité, regardée comme indiviſible. Voilà où conduit l'abus des Langues, & l'uſage de ces grands Mots, *ſpiritualité*, *immatérialité* &c. placés à tout haſard, ſans être entendus, même par des gens d'Eſprit.

RIEN de plus facile que de prouver un Syſtême, fondé comme celui-ci, ſur le ſentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantaſtique du cerveau, dont la nature nous eſt auſſi inconnue, que ſa manière d'agir, eſt-elle naturellement petite, ou foible ? elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la reſſemblance de ſes idées ; elle ne pourra voir que ce qui ſera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement ; & encore de quelle manière ! Mais toujours eſt-il vrai que l'imagination ſeule aperçoit ; que c'eſt elle qui ſe repréſente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractériſent ; & qu'ainſi c'eſt

elle

elle encore une fois qui eſt l'Ame ; puiſqu'elle en fait tous les Rôles. Par elle, par ſon pinceau flateur, le froid ſquélette de la Raiſon prend des chairs vives & vermeilles ; par elle les Sciences fleuriſſent, les Arts s'embelliſſent, les Bois parlent, les Echos ſoupirent, les Rochers pleurent, le Marbre reſpire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'eſt elle encore qui ajoute à la tendreſſe d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté ; Elle la fait germer dans le Cabinet du Philoſophe, & du Pédant poudreux ; elle forme enfin les Savans comme les Orateurs & les Poëtes. Sotement décriée par les uns, vainement diſtinguée par les autres, qui tous l'ont mal connüe, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des Graces & des beaux Arts, elle ne peint pas ſeulement la Nature, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui font tracés, ſans en découvrir les rapports ? Non ; comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut ré-

réfléchir ſur ce qu'elle a mécaniquement conçu, ſans être alors le jugement même.

PLUS on exerce l'imagination, ou le plus maigre Génie, plus il prend, pour ainſi dire, d'embonpoint ; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer. La meilleure Organiſation a beſoin de cet exercice.

L'ORGANISATION eſt le premier mérite de l'Homme ; c'eſt en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la Nature, mais ſeulement les talens qui s'acquièrent à force de réflexions & d'induſtrie : car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la Science & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend propres à devenir habiles, ſavans & vertueux ? Et d'ou nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la Nature ? Nous n'avons de qualités eſtimables que par elle ; nous lui devons tout ce que nous ſommes. Pourquoi donc n'eſtimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquiſes, & comme

d'emprunt ? Quelque soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'Esprit, la Beauté, les Richesses, la Noblesse, quoiqu'Enfans du Hazard, ont tous leur prix, comme l'Adresse, le Savoir, la Vertu &c. Ceux que la Nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, & en connoisseurs. Une belle Femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un Homme d'Esprit, de se croire un Sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la Nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une Ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte: comme sans l'usage du monde, l'Homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier. Mais

aussi quel seroit le fruit de la plus excellente Ecole, sans une Matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un Homme, privé de tous les sens, que de faire un Enfant à une Femme, à laquelle la Nature auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire un Vulve, comme je l'ai vû dans une, qui n'avoit ni Fente, ni Vagin, ni Matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçû: ou, (pour quitter le stile figuré souvent nécessaire, pour mieux exprimer ce qu'on sent & donner des graces à la Vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de Génie, saisit éxactement tous les rapports des idées qu'elle à conçües, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés

tés par la comparaison des premiers, auxquels l'Ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'Esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'Epithète d'*Apparente*, à la similitude des objets : Non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le Père Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets, tels qu'ils sont en eux mêmes, quoique les Microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

JE dis de la Vérité en général ce que Mr. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la Société. Il est de la douceur de mon caractère, d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le qu'art de la peine qu'à prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros Li-

vre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

SUIVANT les Principes que nous avons posés, & que nous croions vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé, comme aïant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonimes & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

LA plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus plus propre aux Sciences, comme aux Arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'Art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides. ou des Sophocles; & si la Nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

SI quelqu'un passe pour avoir peu de

de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles mêmes avec attention; plus profondément pénetrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des Sçiences, ne s'en mêle, il ne lui est guères permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voiez cet Oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang & des Esprits; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit; l'Ame court après, souvent en vain: Il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vîte saisi & fixé: & c'est ainsi que l'imagination, véritable Image du tems, se détruit & se renouvelle sans cesse.

Tel est le cahos & la succession con-

continuelle & rapide de nos idées: elles se chassent, comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore tems de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les Orateurs, les Musiciens, les Peintres, les Poëtes, & jamais un seul Philosophe. Au contraire si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entousiastes; à arréter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande Sphère d'objets, & sa vivacité, toujours de si bon augure dans les Enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une péné-

pénétration clairvoiante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les Siences.

TELS sont les simples fondemens sur lesquels a été bati l'édifice de la Logique. La Nature les avoit jettés pour tout le Genre Humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

MALGRÉ toutes ces prérogatives de l'Homme sur les Animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

QUEL est l'Animal qui mourroit de faim au milieu d'une Rivière de Lait? L'Homme seul. Semblable à ce vieux Enfant dont un Moderne parle d'après Arnobe; il ne connoit ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiére fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un Enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau Phénomène qu'il aperçoit; c'est à ses dépens qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y sera pas repris.

Mettez-le encore avec un Animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera ; il se noye, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce ; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux Animaux : il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux se font gloire d'être *Cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voions encore ce Chien & cet Enfant qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin : l'Enfant pleure, il ne sait à quel saint se voüer ; le Chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bien-tôt trouvé.

La Nature nous avoit donc faits pour être au-dessous des Animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui seule nous tire du niveau & nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux Sourds, aux A-

veugles nés, aux Imbéciles, aux Fous, aux Hommes Sauvages, ou qui ont été élevés dans les Bois avec les Bêtes; à ceux dont l'affection hippocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces Bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces Hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

NOUS n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'Homme & des Animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'Homme une Loi naturelle, une connoissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des Animaux.

MAIS cette Objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un Philosophe peut tout rejetter? En avons nous quelqu'une qui nous convainque que l'Homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres Animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoitre par elle ce qui se passe dans eux, & même dans les Hommes, que ne

pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre Etre. Nous savons que nous pensons & que nous avons des remords ; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir ; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant : c'est pourquoi il en faut croire les autres Hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & extérieurs que nous avons remarqués en nous mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

MAIS pour décider si les Animaux qui ne parlent point, ont reçu la Loi Naturelle, il faut s'en raporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supofé qu'ils éxistent. Les faits semblent le prouver. Le Chien qui a mordu son Maitre qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant ; on l'a vû triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouër coupable par un air rampant & humilié. L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un Homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son Bienfaicteur. Qu'il seroit à souhaiter

que l'Homme même montrât toujours la même reconnoiſſance pour les Bienfaits & le même reſpect pour l'humanité ! On n'auroit plus à craindre les Ingrats, ni ces Guerres qui ſont le fléau du Genre Humain & les vrais Boureaux de la Loi Naturelle.

MAIS un Etre à qui la Nature a donné un inſtinct ſi précoce, ſi éclairé, qui juge, combine, raiſonne & délibère, autant que s'étend & lui permet la Sphère de ſon activité; un Etre qui s'attache par les Bienfaits, qui ſe détache par les mauvais traitemens & va eſſaier un meilleur Maître; un Etre d'une ſtructure ſemblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes paſſions, les mêmes douleurs, les mêmes plaiſirs, plus ou moins vifs, ſuivant l'empire de l'imagination & la délicateſſe des nerfs; un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il ſent ſes torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal & en un mot a conſcience de ce qu'il fait? Son Ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, feroit-elle ſans aucune répugnance, à la vuë de ſon

femblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoiablement mis en pièces? Cela pofé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refufé aux Animaux; car puifqu'ils nous offrent des Signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'abfurde à penfer que des Etres, des Machines prefque auffi parfaites que nous, foient comme nous, faites pour penfer, & pour fentir la Nature?

QU'ON ne m'objecte point que les Animaux font pour la plûpart des Etres féroces, qui ne font pas capables de fentir les maux qu'ils font; car tous les Hommes diftinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il eft dans notre Efpèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui font dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi Naturelle, n'en font pas fi tourmentés, que ceux qui la transgreffent pour la première fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eft de même des Animaux, comme des Hommes; Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le font.

Mais

Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux semblables, & d'alimens doux, sera ennemi du sang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir versé; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parceque nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse & peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

MAIS je veux pour un moment supposer que je me trompe, & qu'il n'est pas juste que presque tout l'Univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurois seul raison; j'accorde que les Animaux, même les plus excellens, ne connoissent pas la distinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a euës pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ra-

vir la vie à cet Homme qui fut livré à sa furie, dans un Spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres & les Ours; tandis que nos Compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, Frères contre Frères, se reconnoissent, s'enchaînent, ou se tuënt sans remords, parcequ'un Prince paie leurs meurtres: je suppose enfin que la Loi naturelle n'ait pas été donnée aux Animaux, quelles en seront les conséquences? L'Homme n'est pas pétri d'un Limon plus précieux; la Nature n'a emploié qu'une seule & même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'Animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'Homme soit dans le même cas: moiennant quoi Adieu la Loi Naturelle & tous ces beaux Traités qu'on a publiés sur elle! Tout le Regne Animal en seroit généralement dépourvû. Mais réciproquement si l'Homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse joüir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux

qui

qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les Animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un dégré de fermentation, pour égaler les Hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainsi il n'est point d'Ame, ou de substance sensitive, sans remords. La Réflexion suivante va fortifier celles ci.

ON ne peut détruire la Loi Naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les Animaux, que je ne doute nullement que les plus Sauvages & les plus féroces n'aient quelques momens de repentir. Je crois que la fille-Sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament: de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, &

dont ses enfans hériterent : de celle qui dans le même Etat, mangea son mari ; de cette autre qui égorgeoit les enfans, faloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé : de cette fille de Voleur Antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'aiant perdu Père & Mère à l'age d'un An, elle eut été élevée par d'Honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis ; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus Héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la Nourice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment ; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenuës à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont
eu

eû aucune conſcience! cependant ce n'eſt point aſſez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut roüée, & brulée, l'autre enterrée vive. Je ſens tout ce que demande l'intérêt de la ſociété. Mais il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'il n'y eut pour juges, que d'excellens Médecins. Eux ſeuls pourroient diſtinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raiſon eſt eſclave d'un ſens dépravé, ou en fureur, comment peut elle le gouverner?

MAIS ſi le crime porte avec ſoi ſa propre punition plus ou moins cruelle; ſi la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout-à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains; s'ils ſont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effraier l'imagination des eſprits foibles par un Enfer, par des ſpectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Paſcal *? Qu'eſt-il beſoin de recourir à des fables, comme un

* *Dans un Cercle, ou à table, il lui fa'loit toujours un rempart de Chaiſes, ou quelqu'un dans ſon voiſinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir des Abimes épouvantables dans leſquels il craignoit quelque-*

un Pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier Bourreau ? Ce n'est pas que je veüille dire que tous les criminels soient injustement punis ; je prétens seulement que ceux dont la volonté est dépravée, & la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes ; remords, j'ose encore le dire, dont la Nature auroit dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entrainés par une fatale nécessité.

Les Criminels, les Méchans, les Ingrats, ceux enfin qui ne sentent pas la Nature, Tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau se fai-

quefois de tomber, quelque connoissance qu'il eut de ces illusions. Quel effraiant effet de l'Imagination, ou d'une singulière circulation dans un Lobe du cerveau ! Grand Homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la sagesse avoient chacun leur département, ou leur Lobe, *séparé par la* faux. *De quel côté tenoit-il si fort à Mrs. de Port-Royal ? J'ai lu ce fait dans un extrait du* traité du vertige *de Mr. de la Mettrie.*

faire un cruel plaisir de leur Barbarie, il est des momens calmes & de réflexion, où la Conscience vengeresse s'élève, dépose contr'eux, & les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les Hommes, est tourmenté par lui-même; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né Vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être Savans; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus; & cela à la charge de l'Etat, qui nourrit une multitude de Fainéans, que la vanité a decorés du nom de *Philosophes*. La Nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'Ai-

l'Aiglé qui se perd dans la Nuë. C'est pourquoi elle a donné à tous les Animaux quelque portion de la Loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les Organes bien conditionnés de chaque Animal.

A PRESENT comment définirons nous la Loi naturelle? C'est un sentiment, qui nous aprend ce que nous ne devons pas faire, par ce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oserois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte, ou de fraieur, aussi salutaire à l'espèce, qu'à l'individu; car peut-être ne respectons nous la bourse & la vie des autres, que pour nous conserver nos Biens, notre honneur & nous mêmes; semblables à ces *Ixions du Christianisme* qui n'aiment Dieu & n'embrassent tant de chimériques vertus, que parcequ'ils craignent l'Enfer.

VOUS voiez que la Loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui apartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par consequent elle ne supose évidemment ni éducation, ni révélation, ni Légis-

la-

lateur, à moins qu'on ne veüille la confondre avec les Loix Civiles, à la maniere ridicule des Théologiens.

Les armes du Fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Etre suprême; il me semble au contraire que le plus grand degré de Probabilité est pour elle: mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte, que toute autre, c'est une vérité théorique, qui n'est guères d'usage dans la Pratique: de sorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la Religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisent à penser que l'Athéisme ne l'exclut pas.

Qui sait d'ailleurs si la raison de l'Existence de l'Homme, ne seroit pas dans son existence même? peut-être a-t-il été jetté au hazard sur un point de la surface de la Terre, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi; mais seulement qu'il doit vivre & mourir; semblable à ces champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces

fleurs qui bordent les foſſés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tourmenter pour ce qu'il eſt impoſſible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit-on, liſez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams, des Raïs &c. eh bien! que m'apprendront ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? ce ne ſont que d'ennuieuſes répétitions d'Ecrivains zèlés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à ſaper les fondemens de l'Athéiſme. Le volume des preuves qu'on tire du ſpectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La ſtructure ſeule d'un doit, d'une oreille, d'un œil, *une obſervation de Malpighi*, prouve tout, & ſans doute beau-

beaucoup mieux que *Descartes & Mallebranche* ; ou tout le reste ne prouve rien. Les Deïstes, & les Chrétiens mêmes devroient donc se contenter de faire observer que dans tout le Regne Animal, les mêmes vües sont éxécutées par une infinité de divers moiens tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes Armes pourroit on terrasser les Athées? Il est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'Homme & tout l'Univers semblent avoir été destinés à cette unité de vües. Le Soleil, l'Air, l'Eau, l'Organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui présente fidélement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant les loix qu'exige cette Infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons par tout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'Homme, des Animaux, des Oiseaux, des Poissons, produise différens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elle tendent également au seul & même but, qui est d'entendre. Le Hazard, demande

le Déïste, seroit-il donc assez grand Géometre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose Auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenües dans l'Animal pour de futurs usages; le Papillon dans la Chenille; l'Homme dans le Ver spermatique, un Polype entier dans chacune de ses parties, la valvule du trou ovale, le Poumon dans le fetus, les dens dans leurs Alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & se durcissent d'une manière incompréhensible. Et comme les Partisans de ce systême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foiblesse même de l'Esprit en certains cas. Voiez, disent ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, Apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déïsme! la durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent ils, qu'on n'abjure pas l'Athéisme, dès que les passions se sont affoiblies avec

vec le corps qui en eſt l'inſtrument.

VOILA certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'exiſtence d'un Dieu, quoique le dernier argument ſoit frivole, en ce que ces converſions ſont courtes, l'Eſprit reprenant preſque toujours ſes anciennes opinions, & ſe conduiſant en conſéquence, dès qu'il a recouvert ou plutôt retrouvé ſes forces dans celles du corps. En voila du moins beaucoup plus que n'en dit le Medecin *Diderot* dans ſes *Penſées Philoſophiques*, ſublime ouvrage qui ne convaincra pas un Athée. Que repondre en effet à un Homme qui dit? „nous ne connoiſſons point la Nature: Des „ cauſes cachées dans ſon ſein pourroient avoir tout produit. Voiez „ à votre tour le Polype de Trembley! ne contient il pas en ſoi „ les cauſes qui donnent lieu à ſa „ régénération? quelle abſurdité y „ auroit-il donc à penſer qu'il eſt „ des cauſes phyſiques pour leſquelles tout a été fait, & auxquelles toute la chaîne de ce „ vaſte Univers eſt ſi néceſſairement „ liée & aſſujettie, que rien de ce

„ qui

„ qui arrive, ne pouvoit pas ne pas
„ arriver ; des causes dont l'igno-
„ rance absolument invincible nous
„ a fait recourir à un Dieu, qui
„ n'est pas même un *être de Raison*,
„ suivant certains ? Ainsi détruire le
„ Hazard, ce n'est pas prouver l'exi-
„ stence d'un être suprême, puisqu'il
„ peut y avoir autre chose qui ne se-
„ roit ni Hazard, ni Dieu, je veux
„ dire la Nature, dont l'etude par
„ conséquent ne peut faire que des
„ incrédules ; comme le prouve la
„ façon de penser de tous ses plus
„ heureux scrutateurs.

Le *poids de l'Univers* n'ébranle donc pas un véritable Athée, loin de *l'écraser* ; & tous ces indices mille & mille fois rabattus d'un Créateur, indices qu'on met fort au-dessus de la façon de penser dans nos semblables, ne sont évidens, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les Antipirrhoniens, ou pour ceux qui ont assés de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, comme vous voiés, les Athées, peuvent en opposer d'autres peut-être aussi fortes & absolument contraires. Car si nous écoutons enco-

re les Naturalistes; ils nous diront que les mêmes causes qui dans les mains d'un Chimiste & par le Hazard de divers mêlanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la Nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple Bergère: que le mouvement qui conserve le monde, a pu le créer; que chaque corps a pris la place que sa Nature lui a assignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raison que le fer & les autres Métaux sont l'ouvrage de ses entrailles; que le Soleil est une production aussi Naturelle, que celle de l'Electricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échaufer la Terre, & tous ses Habitans, qu'il brule quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains, qu'elle gâte souvent; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété: que l'œil est à la vérité une espéce de Trumeau dans lequel l'Ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui sont représentés par ces corps; mais qu'il n'est pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès

près placé dans l'orbite: qu'enfin il ſe pourroit bien faire que Lucréce, le Medecin Lamy & tous les Epicuriens Anciens & Modernes, euſſent raiſon, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que par ce qu'il ſe trouve organiſé, & placé comme il l'eſt, que poſées une fois les mêmes regles de mouvement que ſuit la Nature dans la génération & le développement des corps, il n'étoit pas poſſible que ce merveilleux organe fut organiſé & placé autrement.

TEL eſt le pour & le contre, & l'abregé des grandes raiſons qui partageront éternellement les Philoſophes. Je ne prens aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc Pirrhonien que moi, Homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſingulière. Il eſt vrai, me dit il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'Ame d'un Philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon

ſon conſentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un coté, ſont auſſitôt détruites par celles qui ſe montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'Univers ne ſera jamais Heureux, à moins qu'il ne ſoit Athée. Voici quelles étoient les raiſons de cet *Abominable* Homme. Si l'Athéisme, diſoit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la Réligion ſeroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de ſoldats de Religion, ſoldats terribles! la Nature infectée d'un poiſon ſacré, reprendroit ſes droits & ſa pureté. Sourds à toute autre voix, les Mortels tranquilles ne ſuivroient que les conſeils ſpontanés de leur propre individu; les ſeuls qu'on ne mépriſe point impunément & qui peuvent ſeuls nous conduire au bonheur par les agréables ſentiers de la vertu.

TELLE eſt la Loi Naturelle; quiconque en eſt rigide obſervateur, eſt honnête Homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la ſuit pas ſcrupuleuſement, a beau affecter les ſpécieux dehors d'une autre Religion, eſt

eſt un fourbe, ou un Hippocrite dont je me défie.

APRE'S cela qu'un vain Peuple penſe différemment; qu'il oſe affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la Révélation; qu'il faut en un mot une autre Réligion, que celle de la nature, quelle quelle ſoit! quelle miſere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embraſſée! Nous ne briguons point ici le ſuffrage du vulgaire Qui dreſſe dans ſon cœur des Autels à la ſuperſtition, eſt né pour adorer des Idoles, & non pour ſentir la Vertu.

MAIS puis que toutes les facultés de l'Ame dépendent tellement de la propre Organiſation du Cerveau & de tout le Corps, qu'elles ne ſont viſiblement que cette Organiſation même: Voilà une Machine bien éclairée! car enfin quand l'Homme ſeul auroit reçu en partage la Loi Naturelle, en feroit-il moins une Machine? Des Roües, quelques reſſorts de plus que dans les Animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant auſſi plus de ſang, la même raiſon donnée; que ſais-je en-

enfin? des causes inconnües produiroient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matière, que la pensée, & en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffiroit-elle donc à tout? oüi, encore une fois; Puis que la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits, ne seroit-elle pas aussi susceptible de Remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de sentir.

L'AME n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'Idée, & dont un bon Esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le physique, & dans le Moral qui en dépend.

NOUS ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les satisfaire.

1. TOUTES les chairs des Animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les serpens &c. en font-foi.

2. LES muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. LES entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.

4. UNE simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. LE cœur de la Grenoüille, sur tout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remüe pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harwey a fait la même observation sur les Crapaux.

6. BACON de Verulam, dans son Traité *Sylva-Sylvarum*, parle d'un Homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur jetté dans l'eau chaude, sauta à plusieur reprises, toujours moins haut,

à

à la diſtance perpendiculaire de 2 piés.

7. PRENEZ un petit Poulet encore dans l'œuf; arrachez lui le cœur vous obſerverez les mêmes Phénomènes, avec à peu près les mêmes circonſtances. La ſeule chaleur de l'haleine ranime un Animal prêt à périr dans la Machine Pneumatique.

LES mêmes Expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, ſe font dans les Pigeons, dans les Chiens, dans les Lapins, dont les morceaux de Cœur ſe remüent, comme les Cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pates de Taupe arrachées.

8. LA Chenille, les Vers, l'Araignée, la Mouche, l'Anguille offrent les mêmes choſes à conſiderer: & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cauſe du feu qu'elle contient.

9. UN Soldat yvre emporta d'un coup de ſabre la tête d'un Coq d'Inde. Cet Animal reſta debout, enſuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il ſe tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce

Coq se remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. Les Polypes font plus que de se mouvoir, après la Section; ils se reproduisent dans huit jours en autant d'Animaux, qu'il y a de parties coupées. J'en suis faché pour le systême des Naturalistes sur la génération, ou plutôt j'en suis bien aise; car cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les Expériences connües, & les plus décisives!

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière incontestable que chaque petite fibre, ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires; puisque les mouvemens en question s'exercent, sans que les parties qui les manifestent, aient aucun commerce avec la circulation. Or si cette force se fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui est un composé de fibres sin-

fingulièrement entrelaffées, doit avoir la même propriété. L'Hiftoire de Bacon n'étoit pas néceffaire pour me le perfuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite Analogie de la ftructure du Cœur de l'Homme & des Animaux; & par la maffe même du premier, dans laquelle ce mouvement ne fe cache aux yeux, que parce qu'il y eft étoufé; & enfin parce que tout eft froid & affaiffé dans les cadavres. Si les diffections fe faifoient fur des Criminels fuppliciés, dont les corps font encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens, qu'on obferve dans les muscles du vifage des gens décapités.

TEL eft ce principe moteur des Corps entiers, ou des parties coupées en morçeaux, qu'il produit des mouvemens non déréglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, & cela, tant dans les Animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui font froids & imparfaits. Il ne refte donc aucune reffource à nos Adverfaires, fi ce n'eft de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

SI on me demande à préfent quel

eft le fiége de cette force innée dans nos corps; je répons qu'elle réfide très clairement dans ce que les Anciens ont appellé *Parenchyme*; c'eft à dire dans la fubftance propre des parties, abftraction faite des Veines; des Artères, des Nerfs, en un mot de l'Organifation de tout le corps; & que par conféquent chaque partie contient en foi des refforts plus ou moins vifs, felon le befoin qu'elles en avoient.

ENTRONS dans quelque détail de ces refforts de la Machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, Animaux, naturels; & Automatiques fe font par leur action. N'eft-ce pas machinalement que le corps fe retire, frappé de terreur à l'afpect d'un précipice innattendu? que les paupières fe baiffent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la *Pupille* s'étrécit au grand jour pour conferver la Rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obfcurité? n'eft ce pas machinalement que les pores de la peau fe ferment en Hyver, pour que le froid ne pénètre pas l'interieur des vaiffeaux? que l'eftomac fe foulève, irrité par le poifon, par une certaine quantité d'O-

d'Opium, par tous les Emétiques &c.? que le Cœur, les Artères, les Muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille? que le Poumon fait l'Office d'un souflet continuellement exercé? n'est ce pas machinalement qu'agissent tous les Sphincters de la Vessie, du *Rectum* &c.? que le Cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dresser la Verge dans l'Homme, comme dans les Animaux qui s'en battent le ventre, & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumières de l'Anatomie.

JE ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil, & plus Merveilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentimens, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le Cerveau a ses mus-

cles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle ενορμων (l'Ame). Ce principe existe, & il a son siège dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenans des maladies de l'Imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richesse & une fécondité mal entendüe, il faut se borner à un petit nombre de questions & de réflexions.

Pourquoi la vüe, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvemens & des desirs singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes? Point du tout; mais du commerce & de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *bene placitum* des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé: & comment cela, si ce n'est par le desordre & le tumulte du sang & des Esprits, qui galopent avec

une

une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les Corps Caverneux?

PUISQU'IL est des communications évidentes entre la Mère & l'Enfant *, & qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres Ecrivains aussi dignes de foi, (il n'y en a point qui le soient plus), nous croirons que c'est par la même voie que le fétus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions; & que les mêmes traces, ou Envies de la Mère, peuvent s'imprimer sur le fétus, sans que cela puisse se comprendre, quoiqu'en disent Blondel & tous ses adhérens. Ainsi nous faisons réparation d'Honneur au P. Mallebranche, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des Auteurs qui n'ont point observé d'assez près la Nature, & ont voulu l'assujettir à leurs idées.

VOIEZ le Portrait de ce Fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglois. Les Efforts, les Nerfs de son Génie sont peints sur sa Physionomie; Elle est toute en convulsion;

* *Au moins par les vaisseaux. Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs?*

ſion; ſes yeux ſortent de l'Orbite; ſes ſourcils s'élèvent avec les muſcles du Front. Pourquoi? c'eſt que l'origine des Nerfs eſt en travail & que tout le corps doit ſe reſſentir d'une eſpèce d'accouchement auſſi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'où viendroient tous ces phénomènes? Admettre une *Ame*, pour les expliquer, c'eſt être réduit à l'*Operation du St. Eſprit*.

En effet ſi ce qui penſe en mon Cerveau, n'eſt pas une partie de ce Viſcère, & conſéquemment de tout le Corps, pourquoi lorſque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un Ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'échaufe-t-il? pourquoi la fièvre de mon Eſprit paſſe-t-elle dans mes Veines? Demandez-le aux Hommes d'Imagination, aux grands Poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la vérité, ou de la vertu transportent! Par leur Entouſiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets: par cette *Harmonie* que Borelli, qu'un ſeul

ſeul Anatomiſte a mieux connüe que tous les Leibnitiens, vous connoitrez l'Unité matérielle de l'Homme. Car enfin ſi la tenſion des nerfs qui fait la douleur, cauſe la fièvre, par laquelle l'Eſprit eſt troublé, & n'a plus de volonté; & que réciproquement l'Eſprit trop exercé trouble le corps, & allume ce feu de conſomption qui a enlevé Bayle dans un âge ſi peu avancé; ſi telle titillation me fait vouloir, me force de deſirer ardemment ce dont je ne me ſouciois nullement le moment d'auparavant; ſi à leur tour certaines traces du Cerveau excitent le même prurit & les mêmes deſirs, pourquoi faire double, ce qui n'eſt evidemment qu'un? C'eſt en vain qu'on ſe r'écrie ſur l'Empire de la Volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle ſubit cent fois le joug. Et quelle Merveille que le corps obéiſſe dans l'état ſain, puiſqu'un torrent de ſang, & d'Eſprits vient l'y forcer; la volonté aiant pour Miniſtres une légion inviſible de fluides plus vifs que l'Eclair, & toujours prêts à la ſervir! Mais comme c'eſt par les Nerfs que ſon pouvoir s'exerce; c'eſt auſſi par eux

qu'il eſt arrêté. La meilleure volonté d'un Amant épuiſé, les plus violens deſirs lui rendront-ils ſa vigueur perdüe? Hélas! non; & elle en ſera la première punie, parceque, poſés certaines circonſtances, il n'eſt pas dans ſa puiſſance de ne pas vouloir du plaiſir. Ce que j'ai dit de la Paralyſie &c. revient ici.

La Jauniſſe vous ſurprend! ne ſavez vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers deſquels on les regarde! Ignorez vous que telle eſt la teinte des humeurs, telle eſt celle des objets, au moins par rapport à nous, vains Joüets de mille illuſions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuſe de l'œil; faites couler la Bile par ſon tamis naturel; alors l'Ame aiant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'eſt ce pas encore ainſi qu'en abattant la Cataracte, ou en injectant le Canal d'Euſtachi, on rend la Vüe aux Aveugles, & l'Ouie aux Sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'Habiles Charlatans dans des ſiècles ignorans, ont paſſé pour faire de grands Miracles! La belle Ame & la puiſſante Volonté qui ne peut

peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre! Faut-il donc s'étonner si les Philosophes ont toujours eu en vüe la santé du corps, pour conserver celle de l'Ame? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la Diète, que Platon a défendu le vin? Le Régime qui convient au corps, est toujours celui par lequel les Médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'Esprit, de l'élever à la connoissance de la vérité & de la vertu; vains sons dans le désordre des Maladies & le tumulte des Sens! Sans les Préceptes de l'Hygiène, Epictète, Socrate, Platon, &c. prechent en vain: toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les Vertus, comme l'Intempérance est celle de tous les Vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois je me perdre dans l'Histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ενορμων d'Hippocrate) pour prouver que l'Homme n'est qu'un Animal, ou un Assem-

blage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle Humain la Nature a commencé ? si ces ressorts diffèrent entr'eux, ce n'est donc que par leur Siége & par quelques degrés de force, & jamais par leur Nature; & par consequent l'Ame n'est qu'un principe de mouvement, ou une Partie matérielle sensible du Cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute a Machine, qui a une influence visible sur tous les autres, & même paroit avoir été fait le premier; en sorte que tous les autres n'en seroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques Observations que je rapporterai & qui ont été faites sur divers Embryons.

CETTE oscillation naturelle, ou propre à notre Machine, & dont est douée chaque fibre, &, pour ainsi dire, chaque Elément fibreux, semblable à celle d'un Pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveller, à mesure qu'elle se perd! lui donner des forces, quand elle languit; l'affoiblir, lorsqu'elle est opprimée par un excès de force &

de

de vigueur. C'eſt en cela ſeul que la vraie Medecine conſiſte.

Le corps n'eſt qu'une horloge, dont le nouveau chyle eſt l'horloger. Le premier ſoin de la Nature, quand il entre dans le ſang, c'eſt d'y exciter une ſorte de fièvre, que les Chymiſtes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'eſprits, qui machinalement vont animer les Muscles & le Cœur, comme s'ils y étoient envoiés par ordre de la Volonté.

Ce ſont donc les cauſes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainſi durant 100 ans le mouvement perpetuel des ſolides & des fluides, auſſi néceſſaire aux uns, qu'aux autres. Mais qui peut dire ſi les ſolides contribuent à ce jeu, plus que les fluides & *vice verſa*? Tout ce qu'on ſait, c'eſt que l'action des premiers ſeroit bientôt anéantie, ſans le ſecours des ſeconds. Ce ſont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conſervent l'élaſticité des vaiſſeaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le reſſort naturel

de chaque ſubſtance eſt plus ou moins fort encore ſuivant les reſtes de la vie, auxquels il ſurvit, pour expirer le dernier. Tant il eſt vrai que cette force des parties Animales peut bien ſe conſerver & s'augmenter par celle de la Circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puiſqu'elle ſe paſſe même de l'intégrité de chaque Membre, ou Viſcère, comme on l'a vû.

JE n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goutée de tous les ſavans, & que Staahl ſur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand Chymiſte a voulu nous perſuader que l'Ame étoit la ſeule cauſe de tous nos mouvemens. Mais c'eſt parler en Fanatique, & non en Philoſophe.

POUR détruire l'hypothèſe Staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur un joüeur de violon. Quelle ſoupleſſe! Quelle agilité dans les doigts! les mouvemens ſont ſi prompts, qu'il ne paroît preſque pas y avoir de ſucceſſion. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoiſſent ſi bien tout ce que peut notre Ame; comment il feroit poſſi-

possible qu'elle exécutât si vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences sur une Infinité de trous qu'il ne connoitroit pas, & auxquels il ne pourroit seulement pas appliquer le doigt.

MAIS disons avec Mr. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le Monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la Nature en qualité d'Homme, qu'en qualité de Chymiste & de Praticien? Il falloit (l'heureux Mortel!) qu'il eût reçu une autre Ame que le reste des Hommes; une Ame souveraine, qui non contente d'avoir quelque Empire sur le muscles *volontaires*, tenoit sans peine les Rênes de tous les mouvemens du Corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré! Avec une Maitresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens du Cœur & les loix de la Circulation, point de fièvre sans doute; point de douleur; point de langueur; ni honteuse im-

puissance, ni facheux Priapisme. L'Ame veut, & les ressorts joüent, se dressent, ou se débandent. Comment ceux de la Machine de Staahl se sont ils si tôt détraqués? Qui a chez soi un si grand Médecin, devroit être Immortel.

STAAHL au reste n'est pas le seul qui ait rejetté le principe d'Oscillation des corps organisés. De plus grands Esprits ne l'ont pas emploié, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du Cœur, l'Erection du *Penis* &c. Il n'y a qu'à lire les Institutions de Médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & séduisans systêmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand Homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

WILLIS & Perrault, Esprits d'une plus foible trempe, mais Observateurs assidus de la Nature, que le fameux Professeur de Leyde n'a connüe que par autrui, & n'a eüe, pour ainsi dire, que de la seconde main, paroissent avoir mieux aimé supposer une Ame généralement répandüe par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cet-

cette Hypothèſe qui fut celle de Virgile, & de tous les Epicuriens, Hypothèſe que l'Hiſtoire du Polype ſembleroit favoriſer à la premiere vüe, les mouvemens qui ſurvivent au ſujet dans lequel ils ſont inhérens, viennent d'un *reſte d'Ame*, que conſervent encore les parties qui ſe contractent, ſans être déſormais irritées par le ſang & les Eſprits. D'où l'on voit que ces Ecrivains, dont les ouvrages ſolides éclipſent aiſément toutes les fables Philoſophiques, ne ſe ſont trompés que ſur le Modèle de ceux qui ont donné à la matière la faculté de penſer, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obſcurs, & qui ne ſignifient rien. En effet, qu'eſt ce que ce *reſte d'Ame*, ſi ce n'eſt la force motrice des Leibnitiens, mal rendüe par une telle expreſſion, & que cependant Perrault ſur-tout a véritablement entrevüe. v. ſon *Traité de la Méchanique des Animaux*.

A préſent qu'il eſt clairement démontré contre les Cartéſiens, les Staahliens, les Mallebranchiſtes, & les Théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière ſe meut par elle-même, non ſeulement lorſqu'elle eſt

eſt organiſée, comme dans un Cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organiſation eſt détruite; la curioſité de l'Homme voudroit ſavoir comment un Corps, par cela même qu'il eſt originairement doué d'un ſoufle de Vie, ſe trouve en conſéquence orné de la Faculté de Sentir, & enfin par celle-ci de la Penſée. Et pour en venir à bout, ô Bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains Philoſophes! & quel Galimathias j'ai ëu la patience de lire à ce ſujet!

Tout ce que l'Expérience nous apprend, c'eſt que tant que le mouvement ſubſiſte, ſi petit qu'il ſoit dans une ou pluſieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement preſque éteint, comme on l'a vû dans cette foule d'Expériences dont j'ai voulu accabler les Syſtêmes. Il eſt donc conſtant que le mouvement & le ſentiment s'excitent tour à tour, & dans les Corps entiers, & dans les mêmes Corps, dont la ſtructure eſt détruite; pour ne rien dire de certaines Plantes qui ſemblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du ſentiment & du mouvement.

MAIS de plus, combien d'excellens Philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir; & que l'Ame raisonnable, n'est que l'Ame sensitive appliquée à contempler les idées, & à raisonner! Ce qui seroit prouvé par cela seul que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi comme dans l'Apoplexie, la Léthargie, la Catalepsie &c. Car ceux qui ont avancé que l'Ame n'avoit pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvînt pas des idées qu'elle avoit eües, ont soutenu une chose ridicule.

POUR ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le tems à en rechercher le mécanisme. La Nature du mouvement nous est aussi inconnüe que celle de la matière. Le moien de découvrir comment il s'y produit, à moins que de ressusciter avec l'Auteur de *l'Histoire de l'ame* l'Ancienne inintelligible Doctrine des *formes substantielles!* Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la Matière, d'inerte & simple, devient active & composée d'organes, que de ne pouvoir regarder le Soleil sans verre rou-

ge: Et je ſuis d'auſſi bonne compoſition ſur les autres Merveilles incompréhenſibles de la Nature, ſur la production du Sentiment & de la Penſée dans un Etre qui ne paroiſſoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boüe.

QU'ON m'accorde ſeulement que la Matière Organiſée eſt douée d'un principe moteur, qui ſeul la différentie de celle qui ne l'eſt pas (eh! peut-on rien refuſer! à l'Obſervation la plus inconteſtable ?) & que tout dépend dans les Animaux de la diverſité de cette Organiſation, comme je l'ai aſſez prouvé; c'en eſt aſſez pour deviner l'Enigme des ſubſtances & celle de l'Homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers & que l'Homme eſt la plus parfaite. Il eſt au Singe, aux Animaux les plus ſpirituels, ce que le Pendule Planétaire de Huygens, eſt à une Montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'inſtrumens, plus de Roüages, plus de reſſorts pour marquer les mouvemens des Planètes, que pour marquer les Heures, ou les répéter; s'ils a fallu plus d'art à Vaucanſon pour faire ſon *fluteur*, que pour ſon *Canard*,

nard, il eût dû en emploier encore davantage pour faire un *Parleur*; Machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les Mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même nécessaire que la Nature emploiât plus d'Art & d'appareil pour faire & entretenir une Machine, qui pendant un siècle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'Esprit; car si on n'en voit pas au pouls les heures; c'est du moins le Baromètre de la chaleur & de la vivacité; par laquelle on peut juger de la nature de l'Ame. Je ne me trompe point, le corps humain est une horloge, mais immense & construite avec tant d'Atifice & d'Habilité, que si la roüe qui sert à marquer les secondes, vient à s'arrêter; celle des minutes tourne & va toujours son train; comme la roüe des Quarts continüe de se mouvoir: & ainsi des autres, quand les premières, roüillées, ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est ce pas ainsi que l'Obstruction de quelques Vaisseaux ne suffit pas pour détruire, ou suspen-

pendre le fort des mouvemens, qui est dans le cœur, comme dans la Pièce Ouvrière de la Machine; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, aiant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux? Lorsque le nerf optique seul comprimé ne laisse plus passer l'image des Objets, n'est-ce pas ainsi que la Privation de la Vüe n'empeche pas plus l'usage de l'Oüie, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la *Portion Molle* sont interdites, ne suppose celle de l'autre? n'est-ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'Attaque du mal) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? Phénomènes qui ne surprennent point les Médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la Nature de l'Homme: & pour le dire en passant; de deux Médecins, le meilleur, celui qui mérite

le

le plus de confiance, c'eſt toujours, à mon avis, celui qui eſt le plus verſé dans la phyſique, ou la mécanique du corps humain, & qui laiſſant l'Ame & toutes les inquiétudes que cette chimère donne aux Sots & aux ignorans, n'eſt occupé ſérieuſement que du pur Naturaliſme.

LAISSONS donc le prétendu Mr. Charp ſe mocquer des Philoſophes qui ont regardé les Animaux, comme des Machines. Que je penſe différemment! Je crois que Deſcartes feroit un Homme reſpectable à tous égards, ſi né dans un ſiècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'Expérience & de l'Obſervation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'eſt pas moins juſte que je faſſe ici une autentique réparation à ce grand Homme, pour tous ces petits Philoſophes mauvais plaiſans, & mauvais Singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nés de Deſcartes, feroient mieux de ſentir que ſans lui le champ de la Philoſophie, comme celui du bon Eſprit ſans Newton, feroit peut être encore en Friche.

IL eſt vrai que ce célèbre Philoſophe s'eſt beaucoup trompé, & perſon

ſonne n'en diſconvient. Mais enfin il a connu la Nature Animale; il a le premier parfaitement démontré que les Animaux étoient de pures Machines. Or après une découverte de cette importance & qui ſuppoſe autant de ſagacité, le moien ſans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ſes Erreurs!

ELLES ſont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante ſur la diſtinction des deux ſubſtances; il eſt viſible que ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe, une ruſe de ſtile, pour faire avaler aux Théologiens un poiſon caché à l'ombre d'une Analogie qui frape tout le Monde, & qu'eux ſeuls ne voient pas. Car c'eſt elle, c'eſt cette forte Analogie qui force tous les ſavans & les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers & vains, plus diſtingués par leur orgueil, que par le nom d'Hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne ſont au fond que des Animaux & des Machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux Inſtinct, dont l'Education fait de l'Eſprit, & qui a toujours ſon ſiège dans le Cerveau, & à ſon défaut, com-

comme lorsqu'il manque, ou est ossifié, dans la Moëlle allongée, & jamais dans le Cervelet; car je l'ai vu considérablement blessé; d'autres (*) l'ont trouvé schirreux, sans que l'Ame cessât de faire ses fonctions.

ETRE Machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'Intelligence, & un Instinct sûr de Morale, & n'être qu'un Animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires, qu'être un Singe, ou un Perroquet, & savoir se donner du plaisir. Car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eut jamais deviné *à priori* qu'une goute de la liqueur qui se lance dans l'Accouplement, fit ressentir des plaisirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un Jour, posées certaines loix, jouïr des mêmes délices? Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'Electricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'Etendüe. &c.

(*) *Haller dans les* Transact. Philosoph.

VOULEZ vous de nouvelles obſervations? En voici qui ſont ſans réplique, & qui prouvent toutes que l'Homme reſſemble parfaitement aux Animaux dans ſon origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru eſſentiel de comparer.

J'EN appelle à la bonne foi de nos Obſervateurs. Qu'ils nous diſent s'il n'eſt pas vrai que l'Homme dans ſon Principe n'eſt qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille Papillon. Les plus graves (†) Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vû, comme Hartſoeker, dans la ſemence de l'Homme, & non dans celle de la femme; il n'y a que les ſots qui s'en ſoient fait ſcrupule. Comme chaque goute de ſperme contient une infinité de ces petits vers, lorſqu'ils ſont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'inſinüer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne ſa première nour-

(†) *Boerh. Inſt. Med. & tant d'autres.*

nourriture. Cet œuf quelquefois surpris dans les Trompes de Fallope, eſt porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monſtrueux par ſa croiſſance de 9 mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, ſi ce n'eſt que ſa peau (l'*Amnios*) ne ſe durcit jamais, & ſe dilate prodigieuſement, comme on en peut juger en comparant le fétus trouvé en ſituation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaiſir d'obſerver dans une femme morte un moment avant l'Accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine: car alors c'eſt toujours l'œuf dans ſa Coque, & l'Animal dans l'œuf, qui géné dans ſes mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réuſſir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il ſort, comme le Poulet, l'Oiſeau &c. de la leur. J'ajouterai une obſervation que je ne trouve nulle-part; c'eſt que l'*Amnios* n'en eſt pas plus mince, pour s'être prodigieuſement étendu; ſemblable en cela à la Matrice dont la ſubſtance même

ſe gonfle de ſucs infiltrés indépendamment de la réplétion & du dèploiement de tous ſes Coudes Vaſculeux.

VOIONS l'Homme dans & hors de ſa Coque ; éxaminons avec un Microſcope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours; après ce tems les yeux ſuffiſent. Que voit-on? la tête ſeule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui eſt le cerveau, dans lequel ſe forme d'abord l'origine des Nerfs, ou le principe du ſentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'eſt le *Punctum ſaliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de ſa vivacité à l'influence des nerfs. Enſuite peu-à-peu on voit la Tête allonger le Col, qui en ſe dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le cœur a deja deſcendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas ventre qu'une cloiſon (le diafragme) ſépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doits, les ongles, & les poils; l'autre les cuiſſes, les

jambes, les pieds &c. avec la seule différence de situation qu'on leur connoit, qui fait l'Appui & le balancier du corps. C'est une Végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes; là ce sont des feuilles & des fleurs; Par tout brille le même Luxe de la Nature; & enfin l'Esprit Recteur des Plantes est placé, où nous avons nôtre ame, cette autre Quintessence de l'Homme.

TELLE est l'Uniformité de la Nature qu'on commence à sentir, & l'Analogie du regne Animal & Végétal, de l'Homme à la Plante Peut-être même y a-t-il des Plantes Animales, c'est-à-dire qui en Végétant, ou se battent comme les Polypes, ou font d'autres fonctions propres aux Animaux?

VOILA à peu près tout ce qu'on fait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble, & pour occuper telle, ou telle place, se réunissent toutes suivant leur Nature; & qu'ainsi se forment les yeux, le cœur, l'estomac & enfin tout le corps, comme de grands Hommes l'ont écrit, cela est possible. Mais

comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces ſubtilités, je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtère impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le Congrés, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

MAIS comment en expliquer les phénomènes, ſans ce commode rapport de parties, qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfans, tantôt au Père, & tantôt à la Mère. D'un autre coté l'embaras d'une explication doit elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'eſt le Mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties feroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le Ver même de l'Homme. Mais tout ceci eſt fort au-deſſus de la portée des plus excellens Obſervateurs. Comme ils n'y peuvent rien ſaiſir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du développement des Corps, qu'une Taupe, du chemin qu'un Cerf peut parcourir.

Nous sommes de vraies Taupes dans le champ de la Nature; nous n'y faisons guères que le trajet de cet Animal; & c'est nôtre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une Montre qui diroit: (un Fabuliste en feroit un Personnage de conséquence dans un Ouvrage frivole) ,, quoi! ,, c'est ce sot ouvrier qui m'a faite, ,, moi qui divise le tems! moi qui ,, marque si exactement le cours du ,, Soleil; moi qui répète à haute ,, voix les heures que j'indique! non ,, cela ne se peut pas". Nous dédaignons de même, Ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les *Règnes*, comme parlent les Chymistes. Nous Imaginons ou plutôt supposons une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil, qu'aux yeux grossiers qui la méconnoissent dans ses plus brillans Ouvrages; & la Nature n'est point une Ouvrière bornée. Elle produit des millions d'Hommes avec plus de facilité & de plaisir, qu'un Horloger n'a de peine à faire la montre

la plus composée. Sa puissance éclate également & dans la production du plus vil Insecte, & dans celle de l'Homme le plus superbe; le régne Animal ne lui coute pas plus que le Végétal, ni le plus beau Génie, qu'un Epi de blé. Jugeons donc parce que nous voions, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au delà. Suivons le Singe, le Castor, l'Eléphant &c. dans leurs Operations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces Animaux? & si vous leur accordez une Ame, Fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa Nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit! & qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?*

Brisez la chaîne de vos préjugés: armez vous du flambeau de l'Expérience & vous ferez à la Na-

ture l'Honneur quelle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissée. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre ; & vous verrez que ce Laboureur dont l'Esprit & les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand Génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton : vous serez persuadé que l'Imbécille, ou le stupide sont des Bêtes à figure Humaine, comme le Singe plein d'Esprit, est un petit Homme sous une autre forme ; & qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'Astronomie, peut prédire une Eclipse, comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque tems du Génie & de bons yeux à l'Ecole d'Hippocrate & au lit des Malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

NE disons point que toute Machine, ou tout Animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une Machine immortelle est une chimère, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des Chenilles, qui voiant les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amérement le sort de leur espèce qui leur sembleroit s'anéantir. L'Ame de ces Insectes (car chaque Animal a la Sienne) est trop bornée pour comprendre les Métamorphoses de la Nature. Jamais un seul des plus rusés d'entr'eux n'eût imaginé qu'il dût devenir Papillon. Il en est de même de nous. Que savons nous plus de nôtre destinée, que de nôtre origine? soumettons nous donc à une ignorance invincible, de laquelle nôtre bonheur dépend.

QUI pensera ainsi, sera sage, juste, tranquille sur son sort, & par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre, ni la désirer; & chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce

lieu

lieu plein de délices; plein de respect pour la Nature; plein de reconnoissance, d'attachement, & de tendresse, à proportion du sentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la sentir, & d'être au charmant Spectacle de l'Univers, il ne la détruira certainement jamais dans soi, ni dans les autres. Que dis-je! plein d'Humanité, il en aimera le caractère jusques dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, sans les haïr; ce ne seront à ces yeux que des Hommes contrefaits. Mais en faisant grace aux défauts de la conformation de l'Esprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés, & leurs vertus. Ceux que la Nature aura favorisés, lui paroîtront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en Marâtre. C'est ainsi qu'on a vû que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du Matérialiste, des hommages que tout Autre leur refuse injustement. Enfin le Matérialiste convaincu, quoique murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une Machi-

chine, ou qu'un Animal, ne maltraitera point ses semblables; trop instruit sur la Nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionée au dégré d'Analogie prouvée ci-devant; & ne voulant pas en un mot, suivant la Loi Naturelle donnée à tous les Animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fît.

CONCLUONS donc hardiment que l'Homme est une Machine; & qu'il n'y a dans tout l'Univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une Hypothêse élevée à force de demandes & de suppositions: ce n'est point l'Ouvrage du Préjugé, ni même de ma Raison seule: j'eusse dédaigné un Guide que je crois si peu sûr, si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre, en l'éclairant. L'Expérience m'a donc parlé pour la Raison; c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

MAIS on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus vigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'Observations Physiques qu'aucun

cun favant ne contestera; & c'eſt encore eux ſeuls que je reconnois pour Juges des conſéquences que j'en tire; récuſant ici tout Homme à Préjugés, & qui n'eſt ni Anatomiſte, ni au fait de la ſeule Philoſophie qui eſt ici de miſe; celle du corps humain. Que pourroient contre un chêne auſſi ferme & ſolide, ces foibles Roſeaux de la Théologie, de la Métaphyſique & des Ecoles; Armes Puériles, ſemblables aux fleurets de nos ſalles, qui peuvent bien donner le plaiſir de l'Eſcrime, mais jamais entamer ſon Adverſaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuſes & triviales, de ces raiſonnemens rebattus & pitoiables, qu'on fera ſur la prétendüe incompatibilité de deux ſubſtances qui ſe touchent & ſe remüent ſans ceſſe l'une & l'autre, tant qu'il reſtera l'Ombre du Préjugé ou de la ſuperſtition ſur la Terre? Voilà mon ſyſtême, ou plutôt la Vérité ſi je ne me trompe fort. Elle eſt courte & ſimple. Diſpute à préſent qui voudra!

